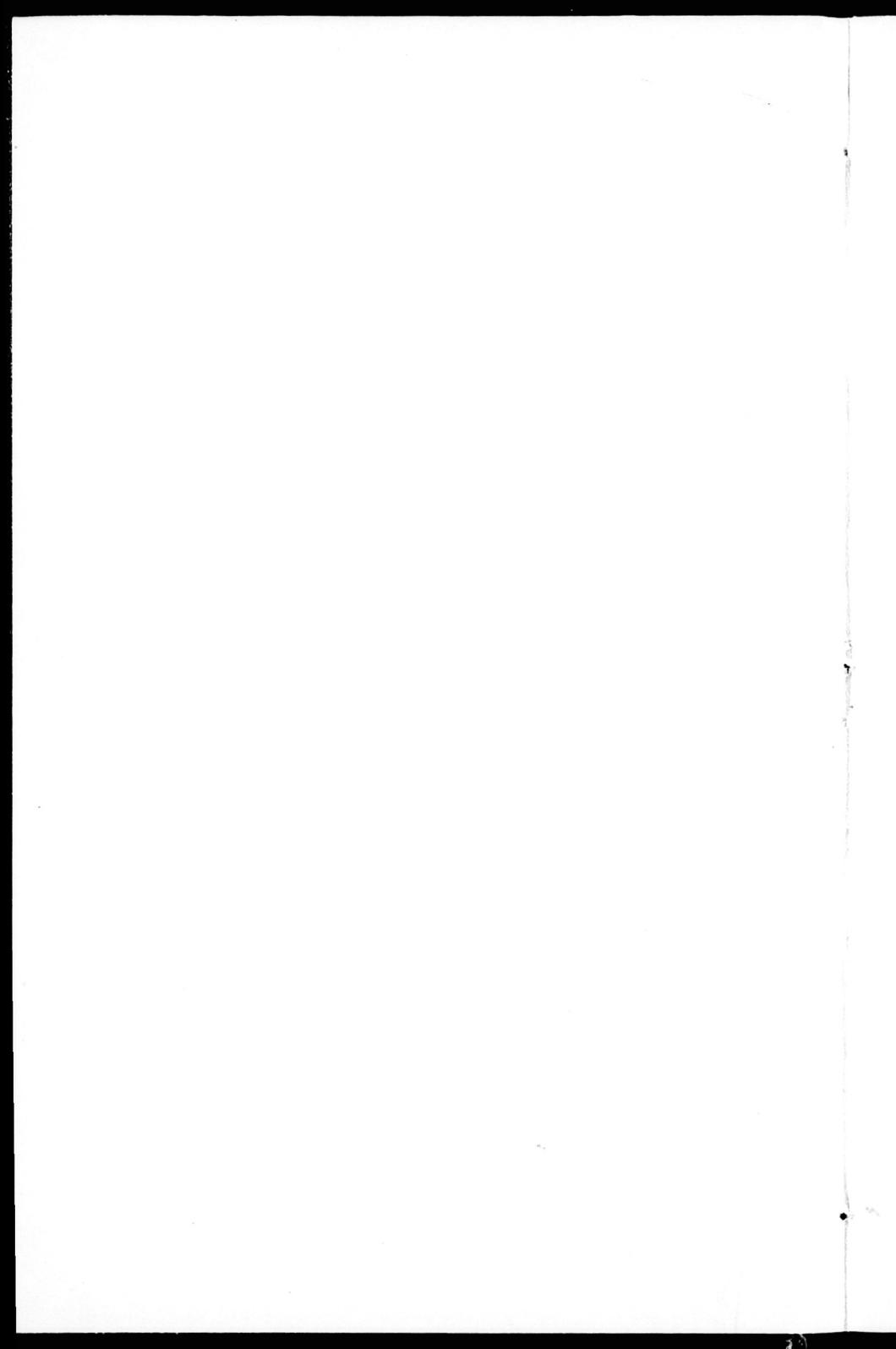
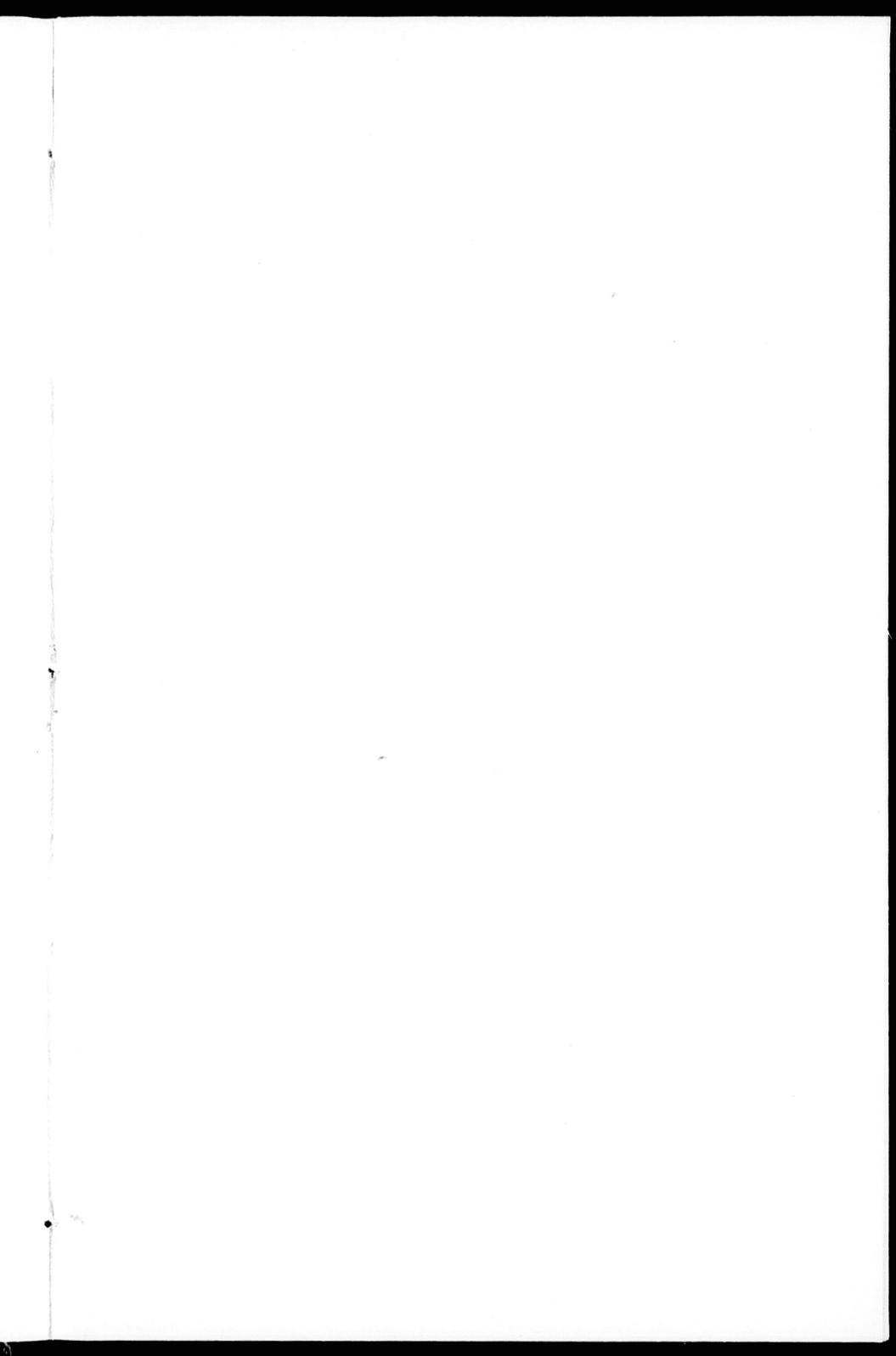


C

637





BIBLIOTHEEK UNIVERSITEIT UTRECHT



2912 940 4

RAPPORT

A L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE BELGIQUE,

SUR
 LES MÉMOIRES ENVOYÉS AU CONCOURS EN RÉPONSE A LA QUESTION
 RELATIVE A LA PLEURO-PNEUMONIE ÉPIZOOTIQUE;

PAR M. PETRY,

MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE, MÉDECIN VÉTÉRINAIRE, ETC.

(Extrait du Bulletin de l'Académie royale de Médecine de Belgique, tome X, n° 1.)

Messieurs,

L'Académie avait mis au concours pour l'année 1850, la question suivante :

« Faire l'histoire de la maladie connue sous le nom de pleuro-pneumonie épizootique, en insistant plus particulièrement sur la recherche de ses causes et les meilleurs moyens d'en préserver les bêtes à cornes.

« Déterminer, au point de vue de l'industrie, de l'hygiène publique et de l'économie, le parti que l'on peut tirer, aux différentes périodes de la maladie, des animaux qui en sont affectés. »

Deux mémoires sont parvenus à la Compagnie sur cette question et elle a chargé une Commission composée de MM. Lebeau, Brogniez, Delwart, Thiernesse et moi, de lui faire un rapport sur leur mérite respectif.

La Commission vient, par mon organe, vous rendre compte du résultat de son examen.

Le mémoire n° 1 porte pour épigraphe : « *Vagliami il lungo studio e'l grande amore.* »

L'auteur étudie d'abord l'étiologie de la maladie : il reconnaît deux espèces de causes, les unes directes, les autres indirectes. Les premières sont, suivant lui, celles qui se rattachent à la température ; elles ont, dit-il, pour effet d'agir sur les organes respiratoires et sur la peau ; c'est ainsi que le passage des ani-

maux de la température des étables à l'air libre, est consièrere par lui comme pouvant donner lieu au développement de la maladie, si les causes indirectes viennent s'y joindre; parmi celles-ci, il reconnaît que l'usage d'une alimentation avariée, d'eaux impures et stagnantes prédisposent l'économie à subir l'influence des premières.

L'auteur arrive ensuite à l'étude de la prophylaxie, qui doit consister, à son avis, à écarter les causes qu'il signale; il propose à cet effet, de construire les habitations dans des lieux secs et élevés, d'éviter les alternatives de chaud et de froid, de s'abstenir de faire pâturer les animaux par un temps trop chaud ou trop froid, de donner une provende de bonne qualité, ainsi que des minoratifs de temps à autre, afin d'entretenir la liberté de l'intestin et les fonctions de la peau.

Passant à l'étude de la symptomatologie, l'auteur distingue trois périodes: 1^o la période inflammatoire; 2^o celle qu'il appelle blennorhoïque; 3^o la période colliquative; à ces trois périodes il voudrait ajouter une quatrième, la période d'invasion.

Il rend compte des phénomènes morbides qui caractérisent ces trois périodes, mais d'une manière si diffuse et si incomplète que nous avons jugé inutile de vous en présenter l'analyse.

La relation que l'auteur fait de ses autopsies, atteste qu'il ne s'est point tenu à la hauteur de la science; c'est ainsi qu'il parle de poumons *exulcérés, suppurés, gangrenés*, et d'altérations profondes dans les organes digestifs, dont il est difficile de saisir la signification. Il rend compte du traitement dont il a fait usage: il préconise dans la période fébrile, les déplétions sanguines, la diète et les purgatifs salins.

Dans la seconde période, il voudrait qu'on eût recours aux stimulants, tels que le camphre, le soufre, la gentiane et le calamus aromatiques, aidés d'une alimentation analeptique.

L'auteur énumère quelques faits desquels il semble inférer que la maladie dont il s'agit est bien épizootique, mais non contagieuse.

Nous n'avons pas jugé à propos de faire une analyse plus étendue de ce travail, qui est écrit d'une manière fort incorrecte et dans un style diffus et bizarre.

Nous croyons que ce mémoire n'étant en aucun point à la hauteur de la science, ne mérite pas de fixer l'attention de l'Académie.

Le second mémoire a pour épigraphe: « *Naturam morborum ostendunt curationes.* »

Ce travail est écrit d'une manière correcte et semble appartenir à un homme qui s'occupe sérieusement de la science ; il compte à peu près quarante pages.

L'auteur nous apprend qu'il habite le Brionnais où le bétail est particulièrement destiné à l'engraissement et à toute espèce de travaux agricoles, et fait remarquer que les observations qui servent de base à son travail, ont été faites en 1847, de concert avec un de ses collègues, pendant le règne d'une épizootie pulmonaire du gros bétail.

Le Brionnais, dit l'auteur, excelle par ses riches pâturages et la distinction des bêtes bovines qu'on y élève et qu'on y amène au sortir de l'hiver, de l'Auvergne, de la Bresse et du Nivernais. Le climat de ce pays n'offre rien de remarquable ; comme tout pays de plaines et de montagnes, il est seulement marqué par de brusques variations de température qui, en 1847, s'étaient souvent renouvelées et, chaque soir, avaient amené une recrudescence de la maladie. Il cite quarante-huit cas de pneumonie attaquant le plus souvent les animaux travailleurs ; l'auteur n'a rapporté que les huit observations les plus remarquables ; ces observations sont faites avec soin ; quatre d'entre elles se rapportent à des animaux appartenant au même propriétaire ; toutefois une seule des huit vaches qu'il a soignées, a guéri.

L'auteur, passant en revue les symptômes les plus ordinaires et les plus constants, s'attache presque uniquement aux signes physiques, et laisse de côté les signes rationnels.

Pour mieux faire apprécier son travail, nous le laisserons un instant parler lui-même.

« L'accélération de la respiration m'a souvent suffi pour diagnostiquer la pleuro-pneumonie épizootique chez les animaux ayant, à part cela, toutes les apparences de la santé.

« Le nombre des inspirations est de vingt-cinq à quarante par minute. La percussion, presque toujours douloureuse, m'a permis de constater de la matité dans le plus grand nombre des cas.

« L'auscultation est le mode d'exploration que je préfère, car tous les signes qu'il permet d'apprécier, donnent au diagnostic, une certitude presque absolue ; aussi toutes les fois que je rencontre le râle crépitant, je n'hésite pas à diagnostiquer une pneumonie ; il ne m'a jamais trompé ; malheureusement la crépitation n'est pas toujours sensible, parce que le point malade du

poumon est trop éloigné de l'oreille et plus souvent encore parce qu'on le cherche trop tard, c'est-à-dire, au moment où la crépitation est remplacée par le souffle tubaire. Ce dernier bruit est bien plus constant, on le trouve toujours à la dernière période de la maladie; il s'accompagne quelquefois du frottement pleural causé par l'organisation de fausses membranes dans la plèvre enflammée; ce bruit disparaît dès qu'il se forme un épanchement un peu fort dans la plèvre, alors la matité devient plus sensible.

« J'ai déjà parlé des analogies qui existent entre la pneumonie de l'homme et celle du bœuf; c'est surtout dans l'étude des signes fournis par l'auscultation que cette ressemblance est plus parfaite, ce qui est bien facile à concevoir, car ces organes ayant les mêmes fonctions, doivent nécessairement donner les mêmes signes physiques; la seule différence qu'il y ait entre eux, c'est qu'il est bien plus facile de les constater chez l'homme que chez le bœuf; on en trouve la cause dans la conformation différente des parties qui servent d'enveloppes aux poumons.

« Le pouls a varié de 50 à 100 pulsations par minute, et ne m'a rien offert de remarquable.

« Je ne ferai pas ressortir les signes généraux qui accompagnent la pneumonie, parce qu'ils ne sont pas constants et qu'on les rencontre dans la plupart des maladies, et de plus, parce que je voudrais voir substituer les signes physiques aux signes rationnels.

« Dans les autopsies, j'ai constamment remarqué, comme la théorie l'indique, que chez les bœufs malades depuis longtemps, on trouvait une foule d'abcès disséminés dans l'intérieur d'un seul ou des deux poumons, suivant que la pneumonie était simple ou double, tandis que dans ceux qui étaient malades depuis peu de temps, on ne trouvait que de l'hépatisation rouge ou grise; à la place de ces deux expressions, j'aimerais mieux employer celles de ramollissement rouge ou gris, introduites par M. Andral dans la pathologie humaine; elles font bien mieux connaître l'aspect des poumons à ces deux degrés de la pneumonie.

« L'inflammation de la plèvre avec production de fausses membranes, a presque constamment accompagné la pneumonie.

« La forme de pneumonie que j'ai rencontrée le plus souvent

est la pneumonie lobaire, dont la terminaison la plus fréquente est la suppuration.

« Le meilleur traitement consiste, suivant moi, dans l'emploi des saignées au début et du tartre stibié immédiatement après ; on peut encore employer les frictions, les scarifications et le séton sur les côtes.

« Comme dans nos pays les propriétaires croient peu à la contagion, on sépare rarement les bœufs malades de ceux qui ne le sont pas, et je n'ai jamais vu d'accident bien évident en résulter. »

Abordant la question de l'étiologie, l'auteur divise les causes en déterminantes et en prédisposantes.

Les premières se réduisent, selon lui, à une seule, qui serait l'impression du froid, ou le passage d'un degré de température donnée, à un degré inférieur.

Les causes prédisposantes, qu'il appellerait volontiers débilitantes, parce qu'elles enlèvent à l'économie les forces dont elle a besoin pour réagir, sont : l'âge, la constitution, les saisons, les localités, l'alimentation, la stablation, la sécrétion laiteuse et le travail.

Ainsi, l'auteur pense que les jeunes bêtes, celles qui ne font que peu ou point de travail, ainsi que celles qui sont soumises à l'engraissement, sont moins sujettes à la maladie; que le printemps et l'automne, le séjour dans les montagnes ou leur voisinage, la favorisent, comme étant marqués de plus fréquentes variations atmosphériques; l'insuffisance ou l'altération des aliments et des boissons, les habitations peu convenables, l'excitation outrée de la sécrétion laiteuse, sont également considérées par lui comme des causes puissantes de la pleuro-pneumonie épizootique.

L'auteur se montre chaud partisan de la contagion. Il fonde son opinion :

1^o Sur ce que généralement on ne rattache pas l'effet à la cause;

2^o Sur ce que les mêmes causes doivent toujours produire les mêmes effets;

3^o Sur l'analogie et même l'identité qu'il trouve exister entre la pneumonie de l'homme et la pleuro-pneumonie exsudative du bétail;

4^o Sur ce que la pneumonie de l'homme n'étant pas contagieuse, celle du bœuf ne doit pas l'être davantage;

5° Enfin sur ce que la maladie apparait de préférence au printemps et en automne, saisons où les transitions sont subites.

Il apporte à l'appui de sa manière de voir, l'opinion de quelques auteurs et les faits de non contagion qu'il puise dans les huit observations rapportées dans son mémoire.

Il considère la chair des bêtes pneumoniques comme pouvant sans danger servir d'aliment à l'homme, chaque fois que la maladie est à son début.

Il indique comme moyens préservatifs, le séjour des animaux dans des logements sains, convenablement tenus, l'usage d'une bonne nourriture et de l'eau amortie, la modération dans le travail et la rentrée à l'étable dès que les nuits deviennent fraîches ou que le temps est mauvais.

Après avoir exposé d'une manière aussi exacte que possible les faits ainsi que les opinions de l'auteur, nous allons vous faire part, Messieurs, des réflexions que son travail nous a suggérées.

Quelle est la maladie à laquelle l'auteur a eu affaire? Était-ce bien la pleuro-pneumonie épizootique?

Pour répondre avec quelque précision, nous aurions désiré que l'auteur eût mentionné dans son travail le nombre de faits qu'il a observés et des cas qui se sont présentés simultanément dans la localité où il exerce son art; c'eût été, pour la Commission, jusqu'à un certain point, un moyen de juger si cette maladie s'était généralisée dans le pays.

Ce qui fait naître quelque doute dans notre esprit sur la nature de la maladie qu'il relate, c'est surtout son existence simultanée avec une pneumonie qui régnait chez l'homme, et ensuite les autopsies de cadavres.

L'auteur dit avoir trouvé dans les poumons un grand nombre d'abcès quand la maladie était arrivée à une période avancée, et il ne parle pas de cet état marbré de l'organe pulmonaire que l'on peut considérer comme le caractère anatomique essentiel de la pleuro-pneumonie exsudative; il ajoute que l'inflammation de la plèvre avec production de fausses membranes, a presque toujours accompagné la pneumonie.

Pour ce qui nous concerne, nous déclarons n'avoir que très-exceptionnellement rencontré des abcès dans le poumon des animaux morts de cette maladie, et avoir constaté assez souvent la lésion pulmonaire pleurale sans formation de fausses membranes.

D'un autre côté, les animaux soumis à l'engraissement paraissent avoir échappé aux atteintes du mal dans le Brionnais, tandis qu'en Belgique ils ont été, comme ils sont chaque jour encore, attaqués de préférence. C'est au point que des étables entières d'engraisseurs ont été ravagées en fort peu de temps, et même à plusieurs reprises.

Enfin la critique amère que l'auteur fait des contagionistes, nous confirme dans notre doute; car s'il n'est pas démontré que l'affection dont il s'agit est contagieuse, il existe au moins des présomptions qui auraient dû rendre son langage moins explicite.

Il en est de cette maladie comme du typhus et du choléra : *Adhuc sub judice lis est.*

Au surplus, nous allons nous livrer à une appréciation succincte des faits que l'auteur a signalés en ce qui concerne la symptomatologie.

Nous croyons qu'il eût dû se préoccuper davantage des symptômes généraux et des signes rationnels de la maladie. L'écartement des membres antérieurs et le défaut de décubitus sont si constants, à son début, qu'ils méritent du praticien une sérieuse attention. On ne peut se le dissimuler, la médecine des animaux n'est pas encore arrivée à ce point de perfection, que l'on doive avoir une confiance entière, exclusive dans les signes physiques qui, dans plus d'une circonstance, échappent à l'observateur. En effet, ils sont souvent très-difficiles à apprécier, et pour ne citer qu'un exemple, nous dirons que l'épaisseur des épaules qui s'appliquent sur une assez grande étendue de la poitrine, empêche en quelque sorte d'entendre le souffle normal et les râles divers qui se perçoivent si facilement à la poitrine de l'homme malade.

D'un autre côté, il ne faut pas oublier que si la pneumonie chez l'homme siège le plus souvent à la base du poumon, c'est assez ordinairement au sommet qu'elle se déclare chez les ruminants, et, dès lors, l'auscultation et la percussion deviennent impuissantes à la reconnaître; de sorte que le médecin vétérinaire se trouverait dans un grand embarras s'il n'avait à sa disposition que ce seul et unique moyen d'exploration.

Comment ausculter la portion du poumon qui correspond au sternum, ou aux ars, ces parties qui répondent aux aisselles de l'homme?

N'en doutons pas, si l'auscultation a rendu de grands services à la médecine humaine, elle est difficilement applicable aux

animaux, surtout aux grands quadrupèdes domestiques.

N'est-ce pas à l'impossibilité d'appliquer ce moyen d'exploration à la partie antérieure de la poitrine, que tant de pneumonies restent inaperçues et font périr un si grand nombre de bestiaux ?

Il nous semble que, par ces motifs, nous ne devons pas attacher une trop grande importance aux observations que l'auteur a faites et qui sont presque exclusivement basées sur ce moyen d'exploration.

S'il est vrai que le râle crépitant est le premier symptôme que l'auscultation révèle dans la pleuro-pneumonie, il est aussi vrai de dire que nous, vétérinaires, nous sommes rarement appelés à une époque où ce râle peut encore être perçu par l'oreille.

Pour ce qui nous concerne, nous n'avons pu constater dans un grand nombre de cas que le souffle bronchique, alors que le malade est le plus souvent perdu ; c'est ce qui se conçoit facilement lorsqu'on réfléchit que le début de la maladie est ordinairement ignoré par le propriétaire, qui croit son bétail sain aussi longtemps que celui-ci mange, boit, rumine et donne du lait, tandis que la maladie existe déjà depuis quelque temps et peut même avoir fait d'assez grands ravages.

Arrivant aux autopsies, nous n'avons pas été peu surpris de voir dans le travail de l'auteur la relation d'abcès nombreux répandus dans les poumons. Pour notre part, ainsi que nous l'avons dit, les abcès, dans cette maladie, sont l'exception, tandis que l'état d'hépatisation *marbrée* est la règle, bien que l'auteur n'en dise mot.

Il en est des causes de la pleuro-pneumonie comme de celles de toutes les maladies de l'homme ; on peut dire d'une manière générale que l'on ignore la plupart des causes des maladies.

Il est certain que l'inobservance des mesures hygiéniques qui servent à l'entretien de la santé, peut prédisposer, et même dans certains cas, déterminer la pleuro-pneumonie épizootique.

L'auteur reconnaît que l'abaissement subit de la température est la cause la plus puissante de cette maladie. Nous attachons sans doute une certaine importance à son assertion ; mais ce qui doit surtout être pris en sérieuse considération par les praticiens, c'est l'humidité atmosphérique.

Dès l'instant où l'humidité se rencontre conjointement avec le froid subit, il est presque certain que plusieurs cas de pneumonie se déclareront presque immédiatement ; c'est un fait si vrai, si constant qu'il a frappé l'attention du cultivateur qui,

aujourd'hui assez généralement, laisse son bétail à l'étable dès que le temps est froid et humide.

L'auteur examine une question bien importante, c'est celle de savoir si la maladie est ou n'est pas contagieuse : il se prononce pour la négative ; il pense que les circonstances atmosphériques suffisent pour déterminer la maladie.

Sur ce point, des auteurs également recommandables sont dans le plus complet désaccord ; inutile de les citer ; nous nous bornerons à rapporter deux faits propres au rapporteur, sans prétendre en inférer que la maladie est ou n'est pas contagieuse.

Le sieur D., marchand de bestiaux gras, s'approvisionnant chez les engraisseurs du Limbourg où la maladie sévissait avec violence, rencontra avec son troupeau de bœufs malades, dans un chemin fort étroit, les vaches du sieur L. qui se rendaient au pâturage ; bien qu'à cette époque la maladie ne régnât pas dans les environs de Liège où demeure le sieur L., deux de ses vaches toussèrent quelques jours après la rencontre, furent prises de la pleuro-pneumonie et abattues ensuite.

Le sieur Gr., de la commune de Liège, acheta il y a trois ans, une vache d'un tenancier du Limbourg ; ramenée chez lui, elle fut placée dans son étable qui comptait quatorze autres bêtes à cornes ; toutes, à l'exception d'une vieille bête, ont dû être abattues pour cause de pleuro-pneumonie ; depuis cette époque, la maladie n'a pas quitté son étable, quoique celle-ci ait été convenablement assainie et que les animaux aient été renouvelés à plusieurs reprises.

Certes, ces faits sont insuffisants pour en conclure que cette affection est contagieuse ; cependant, quand on les rapproche d'autres faits de même nature signalés par des hommes très-recommandables, ils donnent lieu à de fortes présomptions en faveur de la contagion.

Nous venons de dire que le froid humide exerçait une grande influence sur la production de la pleuro-pneumonie épizootique ; nous n'oserions cependant prétendre que cette circonstance en est la cause déterminante ; ne pourrait-il pas se faire qu'elle rendit l'économie animale plus accessible à l'action du principe morbide qui la détermine ?

Suivant l'auteur, la méthode de traitement la plus efficace consiste dans l'emploi des saignées au début et du tartre stibié immédiatement après ; il conseille ensuite comme moyens subsidiaires, les frictions, les scarifications et le séton sur les côtes.

Chacun reconnaît l'efficacité des saignées au début du mal, c'est-à-dire, lors de l'état congestionnaire. Malheureusement on abuse des meilleures choses, et le paysan qui d'abord regardait ce moyen comme le seul remède au mal, a souvent payé cher cette pratique généralement employée sans avis préalable ; car, qu'on le remarque bien, autant la saignée répétée est utile, efficace, nous dirons même indispensable au début de la maladie, autant elle paraît nuisible lorsque l'hépatisation est un peu étendue ; presque toujours le mal empire par la saignée, et la mort avance de plusieurs jours.

Nous avons, à plusieurs reprises, essayé sur un assez grand nombre d'animaux atteints d'hépatisation, la méthode spoliative directe et celle des révulsifs par les sétons sur les parois thoraciques, et toujours nous avons remarqué que non-seulement la vie se prolongeait plus longtemps dans ce dernier cas, mais aussi que souvent on parvenait à sauver les malades.

Nous avons employé et vu employer l'émétique à la dose de 4 à 6 gros par jour combiné aux saignées ; les résultats que nous en avons obtenus, sont loin d'avoir été favorables ; aussi en avons-nous depuis longtemps abandonné l'usage.

Sans vouloir nous prononcer définitivement sur la valeur d'un moyen qui paraît avoir réussi sur un grand nombre de malades dans les environs de Berlin, nous ne pouvons nous dispenser de faire connaître à l'Assemblée les résultats que le rapporteur en a obtenus sur sept vaches atteintes à différents degrés de la pleuro-pneumonie épizootique.

Il s'agit du sulfate de fer dont l'autorité administrative a recommandé l'essai aux vétérinaires du Gouvernement ; la dose en est de quatre gros donnés deux fois le jour dans un demi-litre d'eau.

Malgré la répugnance que nous éprouvions de faire usage d'un médicament qui avait l'air d'un arcane, puisqu'on doit l'employer à l'exclusion de tout autre moyen et à tous les degrés de la maladie, nous l'avons pourtant essayé, quoique à doses restreintes, et après en avoir prévenu les propriétaires des bestiaux malades.

Des sept vaches auxquelles ce médicament a été employé, cinq ont guéri ; il faudrait toutefois des faits plus nombreux pour apprécier la valeur de ce nouveau moyen, et si l'avenir se prononçait en sa faveur, on serait tenté de se rallier à l'opinion des vétérinaires allemands et suédois Abilgaard, Sunder, Ampach, Scheu-

lin, Veith et Noetel qui considèrent cette maladie comme une fièvre typhoïde accompagnée de lésions pulmonaires, ou à celle de Laubender et d'Ammon qui la regardent comme étant de nature asthénique.

En hiver, l'auteur du mémoire recommande comme moyens préservatifs, le placement du bétail dans des étables vastes et propres, où l'air et la lumière jouent à l'aise, et l'usage d'une boisson amortie.

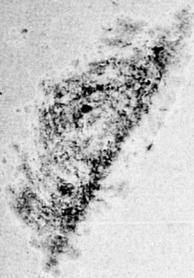
Pour le printemps, il conseille la rentrée des bestiaux au logis dès que les nuits froides apparaissent subitement, la bonne nourriture, l'abstention de tout travail outré, surtout lorsque le bétail change de pays.

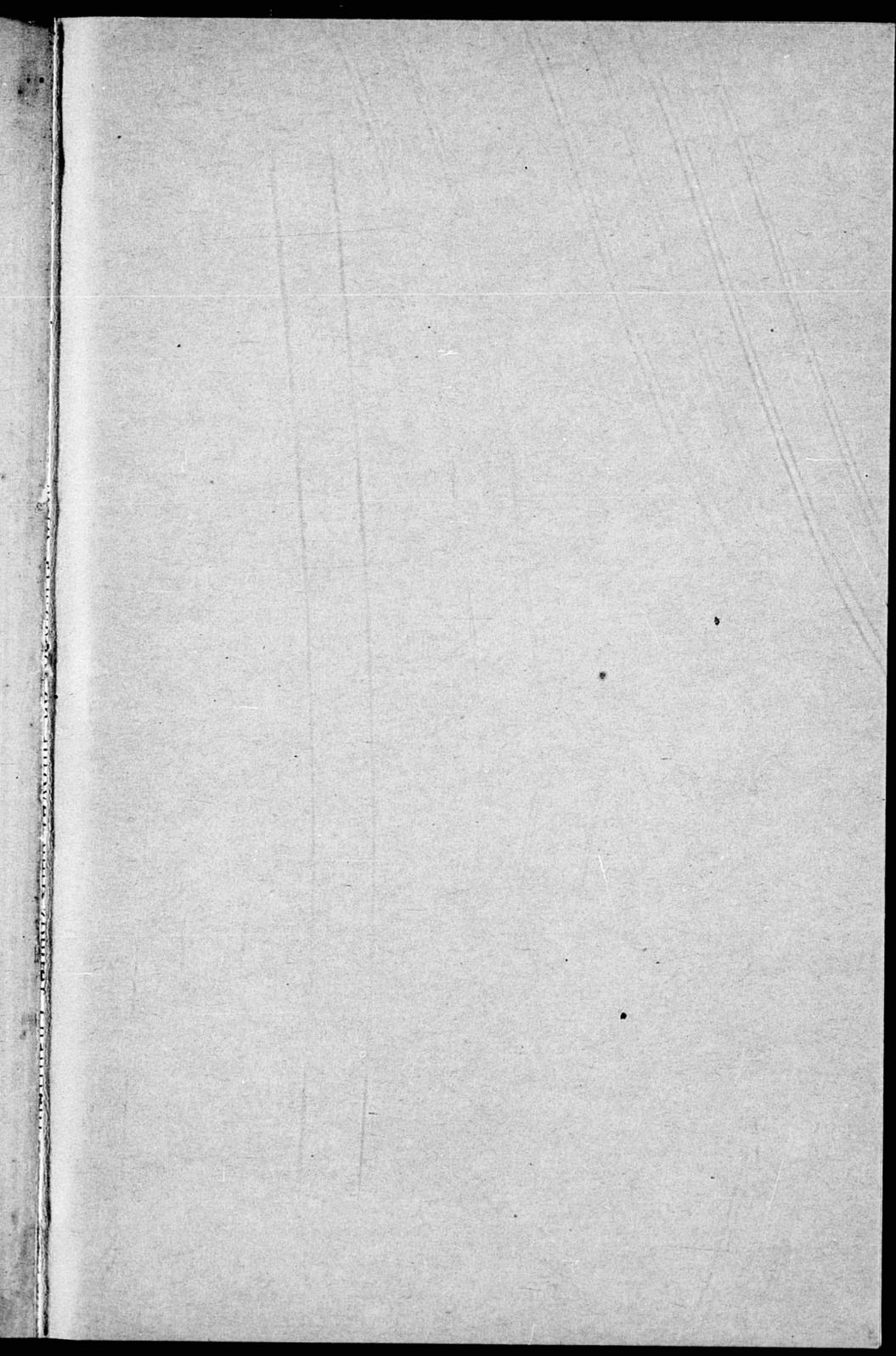
Ce que l'auteur dit de l'usage de la chair, se résume dans les lignes suivantes, copiées textuellement de son travail :

« D'après ces faits et d'autres connus partout, je crois pouvoir dire que les bêtes atteintes de pneumonie, peuvent être livrées à la boucherie au commencement de la maladie; si on attend, la viande sera détériorée, non par la nature mais par la longueur de la maladie. Ces mêmes bêtes peuvent encore fournir à l'industrie leur cuir et leur graisse, longtemps après le moment où leur chair a cessé de pouvoir servir à l'alimentation; mais si on laisse mourir ces bêtes de la pneumonie, il faut les abandonner. L'industrie aurait trop peu à gagner à leur exploitation pour qu'on puisse la lui conseiller. »

Ce sujet méritait cependant de la part de l'auteur, des études sérieuses, puisque la Compagnie en avait fait le second membre de la question.

La Commission estime que ce travail est trop incomplet pour mériter le prix institué par l'Académie; mais elle lui accorde une mention honorable et demande qu'il soit honorablement déposé dans les archives de la Compagnie.





1838091

